

UN ROND

LE PÈRE PEINARD

Réflexes GNIAFF

d'un
PARAISSANT LE DIMANCHE



REDACTION ET ADMINISTRATION
15, Rue Lavieuville 15, (Montmartre),

ABONNEMENTS, FRANCE : Un an... 1 50
Six mois... 1 00
Abonnement de propagande : 0,50 centimes pour deux mois.

ABONNEMENTS, EXTÉRIEUR : Un an... 5 00
Six mois... 3 00
Abonnement double, 2 exemplaires sous la même bande, un an : 8 francs.

COMMENT FÉLISQUE A CLAMPSE ASSASSINAT A CAYENNE DE LORION-GIRIER



Vadrouille 1^{er}

Félicque a cassé sa pipe. Voilà un événement qui n'a pas défrisé les pauvres bougres et n'a pas non plus coupé l'appétit à aucun prolo. Un président de plus ou de moins, on s'en fout comme de l'an quarante ! Une seule chose est emmiellante dans ce vil événement : c'est la note des rais... C'est nous que ça regarde, nom à dieu ! C'est nous qui carmerons les unérailles nationales, le deuil public à tout le tralala.

Il en va plus simplement quand un urbaineur dévisse son billard : on ouvre à fosse commune... et il n'en est plus question !

Quand Félicque a été clampsé les oliticards ne se sont pas fatigués les quinquets à pleurer sa mort ; une seule dée les a tournehoulé : « Qui va-t-on outre à la place ? »

C'était une belle occasse de spéculer, l'obtenir des bureaux de tabac, des places pour les amis... Dam, c'était le noindre que les candidats à la présidence amorcent leurs électeurs !

Le tripatouillage s'est maquillé vivement : les bouffe-galette de l'Aquarium et les lètes de veau de la Triperie Sénatoriale ont été, en chœur, balader leur viande à Versailles et, en cinq sec, ils nous ont remplacé Félicque par Loubet.

Gagnons-nous ou perdons-nous au change ?

Ni l'un ni l'autre, nom de dieu ! Quel que soit le soliveau élyséen le sort du populo ne s'en trouve ni mieux ni pire.

Les capitalos n'en continueront pas moins à nous écorcher vifs et la gouvernance nous étrillera avec sa férocité coutumière.

Pour qu'un peu de soleil vienne démentébrer notre malheureuse existence, il y faut quelque chose de plus sérieux qu'un remplacement de manéquin présidentiel : il faut que l'alignement social soit un brin ébahulé et que les richards et dirigeants soient démentés.

Et foutre, vous pouvez atteler à la guimbarde sociale un régiment de députés et de sénateurs, ça ne fera ni chaud ni froid : il n'y aura toujours rien de fait !

Ce n'est pas du ressort de ces mecs : la seule chose en quoi ils sont bougrement compétents, c'est de nous voler un peu plus que nous ne sommes.

A part ça, macache !

Si ça nous défrise, à nous d'y mettre un bouchon, nom de dieu !

C'est simple : il s'agit de ruer dans le brancard... de foutre les pieds dans l'assiette au beurre et d'en disperser les leçons !

Ces jours-ci, l'oignon a renchéri bougrement.

Tant de jean-fesse s'en sont payés pour chialer sur la crevaisson de Félicque que cette marchandise a fait prime.

Nous autres, les bons bougres, on réserve nos larmes pour des machabées plus intéressants et plus estimables.

Savez-vous, les camaros, que ce sacré Félicque, avec sa trombine décorative, ses allures d'aristo à la manque était un paillard numéro un.

Il ne se contentait pas de sa légitime, foutre non ! Il avait, comme qui dirait un petit séraïl et s'offrait des gottons jusqu'à plus soif.

Il s'en est même tellement offert qu'il en est mort.

Vendredi dernier, jour où il a cassé sa pipe, Félix était allé vadrouiller chez une de ses amies et il a tellement chahuté qu'il a tourné de l'œil...

Vous pensez si la tyresse était dans tous ses états ! Que foutre avec le miché qui n'avait pas l'air de vouloir se refoutre sur pied ? Après lui avoir fait respirer des sels et avoir constaté qu'il n'y avait plus d'huile dans le quinquel présidentiel, elle s'est carapâtée à l'Elysée et a averti Le Gall, un type qui remplissait des fonctions spéciales près de Félicque... comme qui dirait chef du séraïl ou protecteur de la vadrouille présidentielle.

Le Gall s'est amené au domicile de la belle et on a descendu Félicque qu'on a enfourné dans un sapin et rentré au Palais par une porte de derrière.

Tout d'abord, Le Gall a espéré que la syncope amoureuse de Félicque n'aurait pas de conséquences graves et ceci explique pourquoi les vétérinaires ont été appelés si tard. Ce n'est que lorsqu'il a vu que ça allait de mal en pis que le type s'est décidé à aviser la légation de Félicque et ça ça a été à la poche des m... réclams.

Ca n'a pas ressuscité le Tanneur National... Il était tanné !

Eh oui, nom de dieu, il était usé, archi-usé par la godaille ! Certes, il s'empiffrait de bons morceaux, bouffait des truffes et lichait ferme champagne, afin de se redonner du nerf, — mais quoi ! il avait les moelles vidées... et il en est mort !

Hein, les bons bougres, voilà une fin qui n'est guère décorative !

Que Félix ait été un vadrouilleur, je m'en fous, — je n'en aurais pas pipé mot si, par sa fonction, il n'avait dû prêcher d'exemple et être le modèle de la vertu bourgeoise.

Les jean-fesse de la haute nous canulent avec la morale, le respect des lois, le mariage et tout le diable et son train.

Hypocrisie, nom de dieu !

Ils n'en pensent pas un mot, les cochons ! Ils font tout le contraire de ce qu'ils prêchent.

Toutes ces ragougnasses sur la vertu et la morale sont des couleuvres qu'on fait avaler au populo.

Félicque en a été un riche échantillon !

Que les chameaucrates mettent donc un bouchon à leurs sornettes, on ne coupe plus !

ASSASSINAT DE LORION-GIRIER

Le pauvre camaros est mort, à la Guyane — il y a trois mois déjà, le 16 novembre ! On apprend cette triste nouvelle aujourd'hui seulement — la veille de l'enfouissement de Félicque, l'un de ses bourreaux.

Lorion-Girier meurt victime tant de la vacherie des dirigeants que de la mufserie des guesdistes du Nord.

J'ai déjà raconté comment, Delory, le maire actuel de Lille, le traita de mouchard dans son canard, sans preuves d'aucune sorte, et l'attira ainsi, à Roubaix, où il fut arrêté et ensuite condamné à dix ans de travaux forcés pour s'être défendu contre les roussins.

Quelques mois après, en réunion publique, Delory fut obligé d'avouer qu'il s'était trompé sur le compte de Girier.

Malgré ça, depuis lors, la haye guesdista a continué à salir le pauvre camaros : en sourdine, on clabaudait que la gouvernasse avait mis Lorion en liberté et qu'il vivait de bon renom en un pays inconnu.

Tandis que ces salopises se susurraient à Lille et à Roubaix, le malheureux agonisait au bagne.

Et quelle agonie ! La plus affreuse qui fut jamais.

Après le massacre des forçats anarchos, à la Guyane, en 1894, Lorion fut condamné à mort, sous prétexte de révolte.

Il resta huit mois enfermé dans une cellule attendant, chaque matin, la guillotine.

Félicque n'avait pas le temps de s'occuper à le gracier : il vadrouillait !

Enfin, après huit mois, le Tanneur se décida à varier le supplice de Lorion : il le gracia du couperet et lui octroya cinq ans de réclusion cellulaire.

La réclusion cellulaire est le plus sinistre des supplices : on n'en réchappe pas !

Lorion a mis trois ans à en mourir !

De sa cellule de condamné à mort, il écrivit à son avocat, M^e Sévère, une sorte de Journal d'un condamné à mort.

J'en colle quelques extraits ci-dessous, les camarades verront combien lugubres durent être pour Lorion ces huit mois d'incertitude.

Et ils se diront que ceux-là furent bougrement criminels qui, d'un coup de pataraphe, auraient pu abréger ce supplice... et qui attendirent huit mois !

Hes du Salut, 12 octobre 1895.

Maitre Sévère.

Vous ne pouvez vous faire une idée de mes souffrances. Sans nouvelles de qui que ce soit, même de vous, seul avec mes quatre murs, j'ai été plein de calme et de patience, jusqu'à ce que le Gouverneur passant aux îles, j'ai pu lui demander quelle était exactement ma situation :

« Rejet du pourvoi formulé par maître Sévère et invitation à faire un recours en grâce au président de la République. »

Voilà sa réponse. Je lui ai répondu que l'on ne pouvait demander grâce sans être coupable, et j'ai compris que désormais je devais me considérer comme étant à sa disposition.

Depuis cette époque, tous les matins, j'tends l'oreille pour percevoir dans les bruit qui me parviennent quelque chose susceptible de me faire connaître, le plus tôt possible, si c'est le jour, si la « machine » est montée, si on va venir m'avertir, etc.

Quant l'heure des supplices est passée, je me dis : « Encore vingt-quatre heures de vie ! » et le lendemain, je recommence. C'est atroce de ne pas savoir quand est-ce que cela doit finir, le supplice et me faire attendre comme ça.



La chasse aux trimardeurs (système du bouffe-galette Bulot, breveté avec garantie des gendarmes)

CLOVIS DÉCEMBRE

PAR LOUISE MICHEL

(8) chambre, se tenait debout devant son lit.

Yseult s'enveloppa sous les couvertures. — Enfant dénaturée! dit la belle-mère, dans quel état vous m'avez mise.

La petite ne répondait pas, tremblant de tout son corps.

La baronne, essayant de ne pas voir l'impression qu'elle produisait sur l'enfant, commença à parler à Jacques Nicole de sa reconnaissance et de la récompense qu'elle désirait lui offrir.

Un coup d'œil indigné de Jacques l'empêcha de rien ajouter.

— Elle est bien frêle, dit-il en regardant l'enfant, elle s'effare comme un pauvre oiseau.

Il n'acheva pas, sentant qu'il était compris. Une parole de plus eût été imprudente, l'enfant était au pouvoir de sa belle-mère.

Clovis, dans un coin pleurait à chaudes larmes.

— Au revoir, dit à demi-voix Yseult avec un sourire si triste et si doux que les larmes de Clovis redoublèrent.

Mme Ménelas offrit une fois encore sa reconnaissance, et tirant à demi un portefeuille bourré de billets de banque, elle cherchait comment lui faire accepter de quoi payer sa discrétion. Cet homme devait avoir trop deviné pour qu'il ne fut pas à craindre.

Mrs, une fois encore, le regard de Nicole l'arrêta.

— Madame lui dit-il à demi-voix, une seconde frayeur et l'enfant n'y résisterait pas.

Mme Ménelas eut un redressement de vipère, ses yeux dardèrent un feu sombre, elle ne répondit pas.

C'était inutile que la belle dame prit la peine de discuter, sa résolution était plus énergiquement prise.

N'était-il pas facile, sous un prétexte quelconque, de faire enfermer Jacques Nicole?

Le soir même, après avoir déposé Yseult dans le petit lit aux rideaux de soie où elle avait si peur, Mme Ménelas écrivit à la police impériale :

« Jacques Nicole, disait-elle, était en train d'élaborer une conspiration républicaine ayant de profondes et lointaines ramifications. »

L'Empire était justement occupé à échauffer péniblement et bêtement une conspiration à grand orchestre pour l'apeurement des imbéciles. La lettre de Mme Ménelas fut une trouvaille.

Le fait est qu'il n'y avait pas de conspiration.

Mais la baronne ne savait pas si bien dire en accusant Nicole d'être un ennemi de l'Empire.

V

Je ne sais pas si le lecteur a remarqué, dans cette nouvelle, le découpage des épisodes vrais, et par conséquent, moins rapides au dénouement que les romans. Les personnages ont vécu.

Le groupe d'hommes convaincus, compagnons actifs de Nicole, nous fut dépeint bien des fois, au bord de la mer, là bas, au pays des cyclones, par deux braves et beaux vieillards, aujourd'hui morts tous deux.

Ils s'étaient rencontrés, tout jeunes, en juillet 1830, sur les barricades.

Ensemble, ils avaient combattu, en juin 1848; ensemble ils avaient combattu encore en 1871; ils se retrouvaient à travers toutes les hécatombes.

Ensemble, aujourd'hui, ils dorment sous la terre.

Que ne puis-je dire comme eux ce récit; ils étaient simples et grands.

Nous les aimions et les admirions. On les nommait familièrement le père Mabile et le père Malzieux, les vieux.

Comme Jacques Nicole, ils avaient appartenu jadis à la Marianne, formée des débris de la jeune Montagne.

L'Empire, naissant à cette époque, n'avait pas assez de conseils de guerre pour protéger le soi-disant sauveur de la France.

Il y avait comme avertissements gradués aux entêtes républicains; Cayenne, Lambessa, la prison, la mort. Et tout cela les multipliait; c'est l'effet inévitable des persécutions. Malheur aux suspects qui n'atteignaient pas assez vite une frontière hospitalière.

C'est ainsi que furent repris Charlet et d'autres.

Chaque égratignure au pouvoir valait une mer de sang, disait le père Mabile en fixant sur les grands flots son regard mélancolique; tandis que le père Malzieux, relevant sur ses forts poignets de forgeron la blouse de toile de la déportation, semblait prêt à bourrer son fusil; puis les deux vieux se regardaient, et, soit l'un, soit l'autre, nous racontaient les épisodes héroïques des grands jours.

(La suite au prochain numéro.)

Bientôt elle eut raconté sa pauvre petite vie, l'effroi qu'elle avait de sa belle-mère, comment son père était sans cesse occupé à se reposer, comment elle s'était enfuie pour qu'on ne la mit pas tout de suite avec ses sœurs dans les belles robes de marbre blanc.

Cette fille adoptive eût été chère à Jacques Nicole; il se demandait si la rendre à la belle-mère qui l'effrayait si fort n'était pas la vouer à la mort comme ses sœurs.

— Père, dit Clovis, c'est ma petite sœur, n'est-ce pas, elle ne retournera jamais chez la méchante femme dont elle a si peur.

— Oh! non, s'écria Yseult, je n'y retournerai jamais, jamais! Et, brisée de fatigue, elle s'endormit.

Le réveil de l'enfant fut terrible: des informations avaient été prises à la hâte; contre son habitude, la police était sur les traces réellement, et Mme la baronne Ménelas de La Roche-Aiguis, accompagnée d'un cortège d'agents et de témoins de